

## Briser les silences : pour une approche socioclinique décoloniale des trajectoires socio-éducatives des étudiantes noires au Brésil

*Pedro Henrique Isaac Silva*  
Instituto Federal de Brasília

Je voudrais commencer cette intervention par un récit. Il a été partagé lors d'un Groupe d'Implication et de Recherche, que j'ai animé en 2023 avec Christiane Girard, à Brasília, dans un institut public de formation d'enseignants. Le groupe était composé en majorité de jeunes femmes noires, issues des classes populaires. L'une d'elles, Luana, nous a raconté :

*« L'enseignante divisait la classe en deux groupes : D'un côté, les bons élèves, calmes et disciplinés. De l'autre, les agités, les paresseux. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que les premiers étaient tous blancs. Et les seconds, tous noirs. J'étais dans le deuxième groupe. »*

L'école, censée être un espace de formation, d'émancipation, devient ici un lieu de violence et de souffrance raciale. Ce n'est pas un cas isolé. C'est un mécanisme historique. Une violence normalisée, inscrite dans le quotidien scolaire. Et cette violence ne produit pas seulement de l'échec scolaire. Elle laisse des marques subjectives et contribue à orienter des trajectoires souvent traversées par des conflits invisibles.

La sociologie clinique nous enseigne à écouter ce va-et-vient entre les trajectoires individuelles et les structures sociales dans un récit de vie. Dans ce groupe, les histoires racontées rendaient visibles les effets de multiples déterminismes : familiaux, économiques, de classe, de genre... Mais surtout : **raciales**.

La dimension raciale n'était pas toujours explicitement nommée. Mais elle était là. Elle parlait dans les corps, dans les silences, dans les blessures transmises.

Et c'est là que l'écoute clinique, seule, ne suffit plus. Dans ces contextes, elle doit impérativement s'articuler à une lecture décoloniale. Comme nous le rappelle la psychanalyste brésilienne Neusa Santos Souza, inspirée par Fanon :

*« Le sujet noir intériorise un idéal du moi blanc, qu'il ne pourra jamais atteindre. »*

Ce modèle normatif traverse la formation du moi noir. Il produit une souffrance narcissique, de la timidité, du retrait, une autodépréciation. Maria a dit :

*« J'étais très timide. Je n'arrivais pas à parler avec le professeur. »*

Jussy a partagé :

*« Ma mère disait que j'étais fragile, qu'il valait mieux que je reste à la maison. »*

Le processus de subjectivation apparaît alors pris entre deux forces : le désir d'appartenance... et l'impossibilité de correspondre à un idéal hégémonique. Un idéal qui exige un blanchiment symbolique, tout en refusant que cet idéal ne soit jamais accessible. Une injonction paradoxale.

Lélia Gonzalez parle ici de la *névrose culturelle brésilienne* : le désir imposé d'être l'autre — blanc, masculin, dominant — au prix de la négation de son propre corps, de son histoire, de son désir. Ces femmes ne racontent pas seulement leurs parcours. Elles racontent le poids de **la couleur de leur peau** dans leur rapport au savoir, à l'amour, au corps, à l'avenir. Sônia nous a dit :

« *Ce n'est qu'à la fac que j'ai compris que j'avais subi des violences de genre.* »

Francisca a parlé de relations violentes, dissimulées à sa famille par honte. Luana racontait que son père ne la laissait sortir que pour aller à l'école ou à l'église.

« *Mon père pensait qu'on devait travailler, pas faire des études.* »

Et Sônia, à propos de son mari :

« *Si je le laisse faire, il me contrôle.* »

Ce sont les effets d'une **pédagogie sociale de l'obéissance**, de la peur, du repli. Une pédagogie qui structure les vies dans les périphéries racialisées — où le contrôle des corps des femmes noires est exercé par l'État, la religion, la famille... et souvent, par leurs propres partenaires. Pourtant, malgré tout cela, ce qui émerge aussi de ces groupes, c'est **la résistance**. Francisca nous a dit :

« *Parler de la dimension sociale m'a enlevé un bandeau des yeux.* »

Ce bandeau, c'est celui de la naturalisation de la souffrance. L'idée que ce qui m'arrive, c'est ma faute, c'est ma fragilité. Or, ce que permet le travail socioclinique, c'est de défaire ce bandeau. De transformer la honte individuelle en expérience collective. De politiser ce qui était psychologisé. Et à la fin du groupe, d'autres paroles ont surgi :

« *Aujourd'hui, j'ai pu voir ce que je ne voyais pas.* »

« *Je me suis trouvée belle.* »

« *J'ai parlé de choses que je n'avais jamais dites.* »

Ces phrases simples portent une révolution. Le moment où le sujet, jusque-là écrasé, commence à **se réinventer**.

Comme le dirait bell hooks, il s'agit d'un **acte radical d'amour de soi**. D'une **restauration**. Non pas un retour au passé, mais une création d'avenir — à partir de ce qui

a été brisé. Mais pour que cette restauration ait lieu, nous, chercheuses, praticiennes de la sociologie clinique, nous devons interroger **notre propre implication**.

La blanchité, en tant que construction sociale, est souvent le point aveugle de notre analyse. Une partie de la clinique s'est construite à partir d'un idéal d'universalité — en réalité, celui du sujet blanc, masculin, occidental.

Ce que cela produit, c'est un **daltonisme racial**, c'est-à-dire une incapacité à reconnaître les effets du racisme sur la subjectivité des personnes noires (et des personnes blanches). Or, si nous ne reconnaissons pas les privilèges attachés à notre couleur, à notre genre, à notre classe, nous ne faisons que reproduire, dans nos pratiques, les violences que nous cherchons à déconstruire.

S'impliquer, c'est aussi analyser **ce que notre écoute rend possible... ou impossible**. C'est reconnaître que la subjectivité de l'autre est façonnée par un monde qui ne le reconnaît pas comme égal.

#### **Pour conclure...**

Allier la sociologie clinique à la pensée décoloniale, c'est ouvrir un espace de parole et d'analyse où les blessures raciales peuvent enfin être nommées et comprises. C'est refuser de voir le mal-être des individus racialisés comme un problème individuel à corriger. C'est affirmer que leur souffrance est politique. Et que leur parole est savoir. Et c'est, surtout, reconnaître que l'écoute est un **geste radical**, capable de devenir un lieu de lutte, de dignité, de transformation.

Je termine en disant que ces réflexions n'auraient pas été possibles sans l'engagement collectif du groupe *Diálogos em Sociologia Clínica*, fondé par Christiane Girard. Depuis plus de deux ans, nous y partageons nos angoisses, nos rêves, et nous construisons ensemble un savoir vivant, situé, nécessaire. Un espace devenu fondamental pour la sociologie clinique au Brésil.